

Val. 27.4.1936. București.

Classé

Paideutic

Dr. H. SARAFIDI

7 mai 1936

L'histoire de l'évolution de la Médecine en Dobroudgea



Extrait

des Comptes rendus du IX Congrès
International d'Histoire de la Médecine
(Séance du 12 septembre 1932)

Imprimerie „Lupta” Bucarest

L'histoire de l'évolution de la médecine en Dobroudgea.

L'auteur résume la communication suivante:

La Dobroudgea, petite Scythie des anciens, région transdanubienne de notre pays, bordée à l'Est par la mer Noire, au Nord et Ouest par l'angle final du cours du Danube et au Sud par une ligne, allant du point Ecréné (anc. Krounoi) jusqu'à Turtucaia (anc. Transmarisca), est la plus ancienne province de la Roumanie.

Son histoire, ancienne de 26 siècles, comporte aussi la partie médicale, qui évolue avec la vie des peuples.

Quoique l'histoire des premiers habitants de la Dobroudgea n'est pas locale, en ce qui concerne les mœurs et les usages, nous trouvons les premiers vestiges de la médecine et de l'hygiène dans les fouilles, pratiquées dernièrement dans les différents points du pays. Ainsi, parmi les objets, concernant la santé et sa prophylaxie, nous trouvons à Anadolkiöi, faubourg de Constantza (Tomi des anciens) des anneaux apotropaïques, portant le nom du dieu Darzos, ce qui signifie, que pendant l'époque préhellénique, les Gètes et les Daces de la Scythie avaient des notions de la médecine préhistorique, comme on trouve chez tous les peuples de l'époque, avant l'ère de la médecine scientifique. Parmi ces objets trouvés, on remarque une statuette représentant un goitreux; probablement il s'agit d'un exvoto, offert par un malade à la divinité.

Autre trouvaille, un thermopore en céramique, démontre, que des notions médicales étaient assez avancées pour la thérapeutique de la révulsion, avant l'invention des cataplasmes au grain de lin. Ces coutumes provenaient des relations avec la médecine des Thraces ainsi que celle des Scythes hyperboréens, qui adoraient en Zamolxis et Abaris des divinités médicales.

De même, la médecine théurgique a dû avoir ses pratiques dans la Scythie mineure, où les prêtres-devins furent les premiers médecins. D'après Hérodote, quand le roi des Scythes tombait malade, il faisait appel à la science de ses prêtres-devins, qui cherchaient la cause de la maladie dans la personne de quelque parjure, qui devait expier son crime, pour que le roi soit sauvé.

On peut encore supposer, que les incantations n'étaient pas étrangères aux pratiques thérapeutiques, si habituelles chez les Thraces, qui faisaient appel à Atrémis-Bendis pour le traitement des maladies, ainsi que l'affirme le père de l'histoire. Les amulettes, comme celles qui figurent parmi les trouvailles des fouilles, découvertes à Tomi, sont une indication de cette médecine sacerdotale, si usitée parmi les peuplades de la Thrace, peuplades homogènes des Gètes, qui habitaient l'ancienne Dobroudgea, continuité géographique et ethnique de la péninsule d'Haemos. Hérodote, en décrivant l'histoire de la Scythie, nous cite plusieurs mœurs et coutumes des Gètes et des Scythes; grâce à lui nous apprenons, quel'opothérapie était connue par ces peuples, qui administraient les testicules des loutres et des castors contre les maladies de l'utérus. — Toujours à Hérodote nous devons l'information, que les Gètes de Tyras avaient l'habitude des fumigations par les sémences broyées de chanvre.

Ces fumigations les excitaient et les faisaient pousser des cris d'allégresse. — Nous ne savons pas, si ce procédé était un moyen de s'enivrer, comme croyait Hérodote, ou si, comme notre archéologue Pârvan voulait expliquer, une méthode pour provoquer l'insensibilité nécessaire aux interventions chirurgicales. Les Gètes, d'après Galien, connaissaient l'effet toxi-

que des plantes; ils se servaient du suc de l'hélénium pour imprégner leurs flèches.

Au lieu de bains, pendant la période, dont nous nous occupons et toujours d'après les écrits d'Hérodote, les habitants de la Scythie faisaient usage d'une poudre du bois de cyprès, du cèdre et de l'encens. Ils obtenaient cette poudre, en frottant ces bois aromatiques contre la pierre. En mélangeant cette poudre avec l'eau, on obtenait une pâte, dont on enduisait le corps ainsi que le visage, sur lesquels on la laissait pendant un jour. Le lendemain quand on enlevait cet emplâtre, le corps devenait propre et parfumé; voilà un bain sec, dont les Daco-Gètes faisaient usage et qui servait pour éloigner de la surface du corps les impuretés.

Les Thraces et probablement les Gètes connaissaient le traitement de la gale par les eaux sulfureuses.

Ils employaient les sources thermales (sulfureuses) de la rivière Théare pour guérir, en y plongeant, les hommes et les animaux galeux.

Cela prouve, que les anciens habitants de la Dobroudgea usaient de toutes les médications habituelles de l'époque tant de la médecine des dévins que des agents physiques et galéniques.

De la médecine préhistorique nous passons à la médecine préhippocratique des florissantes colonies Grecques, qui furent fondées vers le VI^e siècle a. I. C. sur le littoral Scythique du Pont-Euxin, les rives de l'Istre, les bords des lacs du Delta et même à l'intérieur du pays.

Il est vrai que l'histoire de Scythia Minor et des colonies milésiennes, établies sur son territoire ne cite pas des noms des médecins; nous ne pouvons pas admettre, que ces colonies n'aient pas eu leurs thérapeutes, même insignifiants, étant connu, que les anciens Grecs ne séparaient jamais les arts des sciences; le commerce n'aurait pas accaparé les colonies d'une façon exclusive, sans que les éléments de la médecine n'y soient parvenus avec les autres arts et métiers.

Car, d'après les fouilles, qui ont apporté à la lumière les vestiges de leur civilisation, ces colonies avaient des établissements de bains et des paléstre, qui ne pouvaient avoir ces endroits d'hygiène et de gymnastique sans la présence des médecins. A ces sortes d'académies de culture physique, comme nous savons, des maîtres gymnastes étaient attachés, qui n'étaient autres que les habituels chirurgiens.

Malgré tout cela nous ne trouvons pas des inscriptions, comme dans les classique Asclépéia, prouvant l'existence d'une médecine plus scientifique. Il paraît que les empiriques de Scythia minor ne se souciaient pas trop de la reconnaissance de leurs malades guéris, se contentant plutôt a des rémunérations plus terre à terre.

Ainsi, nous ne trouvons pas trop des vestiges de médecine de l'ancienne province de Scythie, ni des noms des médecins ou des pharmaciens, ainsi que se passe en Transylvanie, où nombreux furent les représentants de la science médicale, parmi lesquels même des grandes personnalités, tel Discoride, qui y pratiqua longtemps.

En tout cas les archéologues par leurs fouilles ont mis à l'évidence l'existence du culte d'Apollon Iatros à Istria, une des plus grandes villes du littoral scythique, à l'adoration duquel on avait érigé un temple.

Cette divinité qui, était le pare-maladie, devait avoir ses prêtres, qui étaient les guérisseurs des maladies, les dirigeants des Asclépéia, les précurseurs de la médecine d'Hippocrate.

Parmi les fouilles de Dionysopolis on a trouvé en 1907 un tombeau bâti en pierres, dont la porte était vers l'Est. — Dans cette sépulture, qu'on presume d'être du III^e siècle avant notre ère, on a trouvé des restes d'un squelette ainsi que des instruments de chirurgie; parmi d'autres objets il se trouvait un anneau gravé.

Les instruments dont une minutieuse description fit l'éminent Profes-

seur de la Faculté de Médecine de Sofia M. P. Stoianoff dans l'Isvestia na Barneskoto Archéologicesco Drycestvo, sont composés d'un bistouri dont la manche en bronze porte adaptée une lame en acier, des ciseaux en manche bronzé, une spatule abaisse-langue ou servant pour le mélange des médicaments, une pince anatomique, une pince épilatoire, deux crochets écarteurs, une gouge pour les interventions sur les os, ainsi que d'autres instruments déformés par la rouille. — Au près de ces instruments on trouva une boîte, qui probablement servait de trousse chirurgicale, ainsi que des petites plaques en pierre, en usage chez les anciens médecins pour mélanger les matières médicales.

Comme instruments de pharmacie figurent encore une petite truelle en bronze, qui servait pour le chauffage des solutions huileuses ou des onguets, qu'on liquéfiait et versait dans les plaies béantes. Une pareille truelle fût découverte dans les environs de Mangalia par le Dr. Sloboziano. Une petite cuillère se trouvait parmi les instruments plus haut énumérés et qui servait pour mesurer ou administrer les médicaments en poudre.

Voilà des preuves que la médecine dans les colonies de la Scythie mineure était pratiquée par des médecins dont la science était assez avancée, car l'existence d'une gouge nous renseigne, que ce médecin était un professioniste accompli.

Par l'installation de la domination macédonéenne, cesse l'indépendance des Colonies du territoire Scythien, et notre province passe parmi les états de Philippe et d'Alexandre le Grand et après la mort de ce dernier au roi Lysimaque.

Cette époque ne nous laisse pas des renseignements sur la médecine.

L'expédition de Lucullus fait de Scythie mineure une province du vaste empire Romain, sous la protection duquel notre province vit une nouvelle ère de prospérité.

Pline relate, que les villes de cette contrée, centre d'un commerce prospère et d'une civilisation avancée pour cette extrémité de l'Europe d'alors, tels que les fouilles actuelles le prouvent, furent dévastées par la fièvre palustre.

Nous ne pouvons pas concevoir comment la fièvre palustre pût infester les villes du littoral, dont la situation géographique et le climat n'étaient pas propices pour l'incubation des fièvres. Quant aux villes de l'intérieur et celles des bords du Danube, cette relation de Pline pourrait être exacte, aujourd'hui encore ces régions n'étant pas exemptes de paludisme.

D'autre part, il est vrai, que les villes furent dévastées par les invasions ennemis et qu'à la suite de la conquête Romaine, qui apporta une sécurité stable dans le pays, ces villes furent rebâties.

Pendant cette époque d'une paix assez longue, d'un siècle et demi, les villes côtières et celles de l'hinterland connurent une prospérité digne des gouvernements puissants, quand la civilisation greco-latine régna de nouveau.

Malgré cet épanouissement des colonies, nous ne trouvons rien, concernant la médecine contemporaine à l'époque Romaine.

Ovide, l'exilé de Tomis, se plaint du manque de médecins et il dû soigner sa pleurésie et ses fièvres, comme il pût.

L'empire Romain étant par la suite divisé en deux, la province de la Dacie-Trajane fût échue à l'empire Byzantin, qui administra la région.

Pendant cette époque, la Dobroudgea prenant son nom de Dobrotitz, prince vassal aux empereurs de Byzance, vit ses centres commerciaux organisés et fortifiés par les Vénitiens et les Génois.

Cependant, durant cette période, rien encore au point de vue médical. Après la chute de Byzance la Dobroudgea devint province turque. Quelques rares apparitions de médecins pendant le XVII et XVIII siècle, dont

quelques uns sont de passage, ne peuvent nous donner une information intéressante sur l'état des choses de la Dobroudgea.

Nous trouvons p. ex. Jean Comnène, qui, ayant fait ses études de médecine et de philosophie à Padoue, professa à Bucarest vers la fin du XVII^e siècle, et qui après avoir passé aux rangs de l'Eglise devint évêque de Drystra et siègea à Silistra au commencement du XVIII^e siècle.

Michel Schendos de Crète, médecin d'abord du prince Nicolas Mavrocordat, devenant par la suite médecin d'Ecatherine la Grande, visita Dobroudgea avec les armées russes à la fin du XVIII^e siècle et fait une description de la ville de Tomes.

L'histoire, au point de vue médical, durant le XVIII^e et la moitié du XIX^e siècle ne nous parle que des épidémies, qui sévissaient à Dobroudgea; Ces épidémies, fléau habituel des expéditions guerrières entre les Russes et les Turcs, sont transmises par les troupes, qui pendant leur passage dans le pays cantonnaient chez les habitants. La population est infestée par l'armée, ou à son tour elle la contamine. Quand la maladie était meurtrière, les habitants, désespérés, abandonnaient leurs gîtes et se réfugiaient vers des contrées plus saines et loin des grandes routes stratégiques, ne rentrant qu'après la fin de la guerre.

Nous connaissons des détails sur ces épidémies grâce aux médecins, qui accompagnaient les armées de l'expédition. Ainsi l'épidémie de peste, qui se déclara pendant la guerre russo-turque de 1828—29, fût décrite par trois médecins russes (Dobrowranoff-Cernobaieff-Ceturkin).

Une nouvelle épidémie de peste éclate en 1837 et ravage pendant l'été Isaccea, Măcin et Tulcea, situées sur cette rive. Cette épidémie continue à toute la rive droite du Danube; elle s'étend dans les villes de la Dobroudgea, sevir, pendant le mois de janvier 1838 et infeste 9 villages, avoisinant la ville de Măcin. Hârşova, Silistra et Turtucaia, grâce aux quarantaines, restent indemnes.

Vers le milieu du XIX^e siècle c'est le choléra, qui envahit notre région. La guerre de Crimée avec l'expédition des troupes franco-anglaises en est la cause.

L'épidémie introduite par l'armée Française, prend son origine à Marseille, d'où, transportée par les troupes du Général Comrobert, apparaît à Varna et de là à Balçic (juillet 1854).

De Balçic les troupes, faisant des marches sous de mauvaises conditions, sémaient la maladie partout, à Bazargic, à Mangalia et finalement à Constantza. On a dû attendre quelques mois pour s'embarquer pour Sébastopol, où la maladie fût éteinte après un fort orage, déchainé sur cette ville assiégée. Les médecins de l'expédition, qui débarquèrent avec les troupes sur le territoire de Dobroudgea, installèrent des hôpitaux temporaires sur les différents points du littoral et nous laissèrent des descriptions minutieuses sur le choléra asiatique (I. Julien Courbeil).

Armand de Fleury dit que de choléra asiatique importé par les armées alliées, se combina à l'endémie, qui régnait dans le pays et devint ainsi plus meurtrier pour les troupes et la population.

Les Russes, se retirant de Dobroudgea, qu'ils occupaient, avant l'arrivée des armées ennemies, infestèrent tous les puits, où ils jetaient les cadavres...

Un autre médecin français Camille Allard, médecin d'une commission, qui traça la route de Rashova à Constantza, pendant l'année de 1857, nous donne des renseignements intéressants sur l'état hygiénique de la population.

Pour la première fois un médecin s'occupe et décrit l'état du pays. Allard nous raconte, que l'eau potable est fournie par des puits creusés à une petite profondeur et que le région est infestée, par les moustiques, mouches, et puces qui, empêchent le repos pendant la saison chaude.

Les maisons des localités sont mal construites et si exigües, qu'on ne pût trouver une, pour installer même le plus rudimentaire hôpital.

Les villages de l'intérieur, ainsi que les villes, sont infestées des fièvres palustres, dont les traces sont sur toutes les faces des habitants, depuis le nourrisson jusqu'aux vieillards.

L'air ne peut pénétrer dans les maisons par les minuscules fenêtres murées et les villages sont placés dans les plus mauvaises conditions d'hygiène, la population à cause de la rareté de l'eau étant tenue à s'établir dans les vallées, et sur les côtes au brouillard malsain. On ne trouve des bains qu'à Tulcea, Babadag et Silistra. L'alimentation était insuffisante et consistait surtout de polenta et de fruits.

Les riches se nourrissaient de riz et de légumes. L'usage de la viande fraîche ou conservée, était réservé pour les grandes fêtes. Les maladies les plus fréquentes étaient celles de l'appareil gastro-intestinal et surtout pendant la saison chaude; la fièvre typhoïde était rare et bénigne et la syphilis inconnue.

Comme médicaments on usait du iaurt (la panacée orientale) de l'ail, du café, et des frictions à l'alcool, auquel on mêlait du poivre. Les amulettes, contenant des petits morceaux de papier, sur le quel on inscrivait des versets du Coran, servaient pour la prophylaxie et le traitement des maladies.

Le seul médecin, qu'Allard connût, était un fonctionnaire de la douane (?)... c'est à dire: la santé des populations était confiée aux empiriques.

Mais parmi ces empiriques, dont la pratique fut inspirée par les périodeftes, furent des personnes, qui procurèrent de vrais services à la population. Leur médecine était un mélange d'empirisme et de connaissances médicales rudimentaires, dont la médication par des simples était la base.

Nous pouvons citer comme exemple, une famille de ces empiriques, qui exerça à Cavarna petite ville au sud de la Dobroudgea. C'est la famille des Amiras qui, de père en fils, pendant quatre générations, prodiguèrent leurs soins aux habitants.

Ces médecins empiriques pratiquèrent en toute liberté et officiellement la médecine, reconnus et rétribués par le gouvernement turc. Le pouvoir public leur procura différents avantages pour l'exercice de la médecine et de la chirurgie.

La famille des Amiras date depuis un siècle et demi; elle dut l'avantage de pratiquer l'empirisme, grâce à la position géographique de Cavarna, qui, se trouvant dans une vallée, dont la flore était très riche en matière botanique, était fréquentée par les périodeftes de l'Orient, qui y venaient herboriser.

Les botanistes, qui ont étudié cette flore, louent sa richesse en matière thérapeutique, inconnue dans le reste du pays.

Grâce à cette renommée de la région et sa fréquentation par les périodeftes, le premier Amiras, qui vint à Cavarna vers 1770, devint lui même un thérapeute à la manière des visiteurs étrangers; il ne suivit pas leur exemple de médecin ambulant, et il se fixa dans le pays.

Il paraît que cet homme avait des mérites particuliers, car le gouvernement turc d'alors le nomma médecin de la ville, en lui alouant un traitement fixe, et lui donnant d'autres apanages.

Les fils, petits et les arrière-petits fils d'Amiras continuèrent la profession médicale, s'occupant aussi de la chirurgie, à la quelle même quelques uns des descendants se vouèrent spécialement.

Les Amiras connaissaient et pratiquaient depuis longtemps la diète achlorurique pour la guérison de la tuberculose chirurgicale; la méthode, que Gerson voulut généraliser pour le traitement des tuberculoses osseuses et ganglionnaires, était pratiquée depuis un siècle et demi chez nous.

Il y a 45 ans, on envoya à Basile Amiras, qui vit encore à l'âge de 102 ans, en pleine vigueur corporelle et mentale, une malade de ma connais-

sance, portant des ganglions suppurés aux deux côtés du cou; cette suppuration ne tarissait pas, malgré les traitements chirurgicaux et médicamenteux classiques de l'époque, faits par nos meilleurs médecins de la localité et de Constantinople.

Amiras traita la jeune malade par la diète achlorurique, en lui administrant du pain sans sel et des légumes préparés à l'eau.

La petite malade rentra guérie et le reste de sa vie n'a plus eu à se plaindre de ses ganglions, qui se cicatrisèrent complètement.

Rien de nouveau sous le soleil.

Il paraît, que cette diète achlorurique était connue et pratiquée d'une façon courante depuis des siècles par les empiriques de l'Orient.

Les premiers médecins scientifiques en Dobroudgea pendant la domination turque apparaissent vers le milieu du XIX^e siècle: Les troupes, stationnant sur les places militaires de Bazargic, Cara-su (Medgidié) Tulcea, Babadag et surtout Silistra, nécessitent des médecins à leur service; ces médecins prodiguent encore aux populations civiles leurs soins dans les villes, où les troupes sont casernées.

L'office des médecins civils n'existant pas, ces médecins militaires se chargèrent aussi de l'Etat hygiénique des villes et des alentours, comme cela se passa à Cara-su.

Ces hommes de science, voyant les ravages de la fièvre palustre, prirent l'initiative de faire exécuter quelques ouvrages d'irrigations des eaux marécageuses de cette ville; ils plantèrent sur les bords de cette mare de Cara-su des arbres, surtout des eucalyptus, dont la végétation est indiquée dans la prophylaxie des fièvres palustres.

Dans cette même ville de Cara-su on avait bâti un dispensaire, où la population indigène pouvait trouver aide médical, consultations pour les maladies internes, ainsi que des interventions de la petite chirurgie.

Il y avait encore un service, qui demandait la présence des médecins officiels à Dobroudgea: c'était le service de la commission internationale, chargée de la surveillance des pèlerins musulmans de la Mecque.

Ces services étaient installés près des ports, où les pèlerins avaient la facilité de s'embarquer à destination de la mer Rouge et où on pouvait les contrôler à leur rentrée.

Les principaux ports tels que Cavarna, Kiustendjé et Sulina, disposaient des installations assez rudimentaires de quarantaine, où les pèlerins, en cas d'épidémie, devaient subir la surveillance, imposée par le règlement.

Ces installations, d'où provint encore le surnom de la Commission „quarantaine“ n'étaient que des simples baraques en bois, sans aucun aménagement intérieur, enduites extérieurement de goudron, qui leur donnait un aspect sinistre et dans lesquelles se tassaient les voyageurs suspects. Ces services de simple observation sans traitement, subsistèrent jusqu'à l'occupation Roumaine.

Une dizaine de lazarets existaient encore à Constantza, jusqu'à 1893 et une trentaine jusqu'à 1902 à Sulina.

D'après ce que nous voyons très piètre était l'aide que la médecine portait aux habitants de la Dobroudgea jusqu'aux abords de 1860. Une nouvelle ère comence à cette époque, dont le bon augure fût la construction de la voie ferrée, qui en 1859 unit la ville de Constantza avec le Danube. La société chargée d'accomplir cet ouvrage fit venir des médecins pour soigner ses ouvriers.

Avec l'installation de cette compagnie la province commença à se repeupler, ce qui nécessita la présence de nouveaux médecins, qui vinrent s'installer et pratiquer à leur compte la médecine; ce fût un précieux auxiliaire.

Ces médecins particuliers, qui provenaient de Grèce, s'établirent dans

les centres, avec un rayonnement de leur action dans tout l'intérieur, étaient d'une utilité plus que bienfaisante.

Ils introduisirent l'usage des médicaments, ils donnèrent les premières notions d'hygiène, en cherchant d'éloigner les pratiques empiriques, décrites si vivement par Allard, ils fondèrent les premières pharmacies, qu'ils dirigèrent, d'abord eux-mêmes, en les confiant après à des pharmaciens diplômés, qu'ils firent venir au pays.

Ils introduisirent les pratiques chirurgicales, en installant un petit hôpital à Constantza, sous l'auspice de la Société Anglaise de chemin de fer, où on pouvait opérer des interventions sérieuses, nécessitant, l'hospitalisation et firent venir des sages-femmes, ayant une instruction plus ou moins spéciale, afin d'accoucher et assister les femmes après leurs couches et d'éloigner d'elles les vieilles femmes qui ne faisaient que les infecter.

Durant la domination turque de la Dobroudgea, il y avait une quinzaine de soit-disant pharmacies; la plupart sortes d'échopes, ayant comme attirail une balance et quelques bocaux, contenant des médicaments.

Avec le temps cet état se transforma et vers 1870 on dota notre province d'une douzaine de pharmacies, dont la majeure partie était la propriété des médecins, qui faisaient aussi office des pharmaciens.

Ces pharmacies, bien aménagées et suffisamment agencées, purent satisfaire les besoins de la population, qui, quelques années auparavant, était obligée de faire exécuter les formules un peu plus compliquées aux officines de la capitale.

Mais nulle part on ne constate l'existence d'une médecine officielle.

Des médecins sanitaires, ainsi que nous le concevons aujourd'hui, il n'y en avait pas.

Service de santé, qui s'assume le contrôle de l'état sanitaire des populations était inconnu.

Les médecins particuliers exerçaient leur profession sans aucune officialité, comme bon il leur semblait, personne n'ayant mission de surveiller la santé publique; de même il n'existait pas de budget.

Mesures contre les épidémies, surveillance hygiénique des villes, locaux sanitaires, exécution des travaux d'assainissement, irrigations et drainages des eaux stagnantes et malsaines, alimentation des villes par eau potable, étaient des pratiques inconnues.

Un service sanitaire n'existant pas, la santé publique était abandonnée à la providence divine.

En temps d'épidémie, les habitants abandonnaient les localités infestées et, le fléau éteint, ils regagnaient leurs penates; moyens simples et expéditifs.

Des bénéfices de la médecine profitèrent seules, quelques villes, les plus peuplées, l'intérieur du pays ne connaissant pas l'influence médicale.

Ceux des habitants, qui voulaient y avoir recours, n'avaient qu'à se transporter, quelques fois à une centaine de kilomètres, pour trouver le médecin.

En considérant, que le transport se faisait par des charriots sur des routes non carrossables, on peut déduire quelles difficultés devait avoir le malade pour une simple consultation ou pour un traitement plus long, les hôpitaux, quelques petites exceptions faites, faisaient complètement défaut.

L'appel au médecin pour visiter un malade à l'intérieur du pays, ou, en cas de besoins y rester et le traiter à domicile, était chose à la quelle on ne pouvait même pas penser, vu l'incertitude des routes, à cause des mauvais éléments, qui régnaient dans le pays.

Les quelques centres militaires qui existaient dans les garnisons et la peu nombreuse gendarmerie étaient insuffisantes pour le maintien de l'ordre.

Les paysans, pour les transports de leurs céréales, étaient obligés de voyager par caravanes, pour être assurés contre les mauvais coups.

Cet état des choses change immédiatement après l'installation des autorités roumaines à Dobroudgea.

Avec les armées de l'occupation sont venus les premiers médecins militaires, qui pendant un temps firent office de médecins sanitaires.

Peu de temps après, les médecins sanitaires s'installèrent dans les principales villes; l'office du médecin de district fut institué et les arrondissements connurent leurs titulaires.

Les villageois, ayant à qui recourir, n'avaient plus besoin de se déplacer, que pour un petit nombre de kilomètres, au cas que la résidence du médecin n'était pas dans leur propre commune.

Sous la civilisation Roumaine un nouvel ordre médical s'établissait à Dobroudgea.

Avec la nomination des médecins et le fonctionnement du service sanitaire et vétérinaire, s'installèrent les premiers hôpitaux.

Ces institutions furent au commencement abritées dans des maisons particulières les plus confortables et peu à l'écart.

Les cinq principales villes eurent les premières, leur hôpital, desservi par le médecin de la ville, qui put assurer un service d'hôpital mixte.

Petit à petit on bâtit des locaux propres.

L'effectif des lits n'était pas grand, au commencement, mais il était suffisant pour le traitement des malades indigents, vu le nombre restreint des habitants.

Les petites localités, qui ne disposaient pas de moyens pour installer un service hospitalier, — les hôpitaux étant à la charge de la municipalité — furent munies d'infirmeries, avec quelques lits, pour l'isolement des maladies contagieuses. Les villages eurent des sanitaires — ces auxiliaires des médecins — qui avaient une instruction sommaire de petite chirurgie et des notions d'aide médical.

Ces sanitaires furent les premiers vaccinateurs: la vaccination anti-variolique était inconnue de la population, et elle devint obligatoire; n'importe quelle formalité d'état civil ou scolaire ne pouvait être effectuée, sans présentation des deux actes, celui de naissance et celui de vaccination anti-variolique. Le service épidémiologique se reforma, et les lazarets, qui, du temps de l'occupation précédente étaient disséminés, furent concentrés seulement dans deux localités et s'organisèrent d'une façon scientifique. Les installations de Sulina, se composant d'une trentaine de baraques des plus modernes selon le système américain seraient encore plus améliorées, si les nouvelles conceptions sur l'épidémiologie ne venaient modifier la prophylaxie, en supplantant les lazarets, par les visites à domicile ou par les moyens vaccinatoires.

Après la guerre balkanique, les frontières de la Dobroudgea, étant aggrandies et la population augmentée, et après 1918 le pays étant doublé comme territoire et comme population, il était naturel que les services de santé deviennent plus nombreux et plus modernes. Constantza la métropole de la Dobroudgea, devint un centre médical, qui fut doté de tout ce que sa situation lui imposait; des hôpitaux civils et militaires furent construits et au lieu d'hôpitaux mixtes d'antan, desservis par un seul médecin, furent créés des établissements complets; on sépara le service de la médecine interne de celui de chirurgie, on inaugura une petite maternité, les maladies contagieuses eurent leur pavillon pour un effectif assez grand, des services de spécialité — oreilles, yeux, gorge — furent adjoints, des laboratoires furent attachés avec section biologique et chimique et dernièrement un institut complet d'électrothérapie et de radiologie vint subvenir aux nécessités d'un vaste hôpital.

Nous sommes bien loin de la maison à 4 chambres, qui transformée en hôpital en 1882, hébergeait ses premiers patients.

Hors ces services on a créé des centres antivenériens avec dispensaires spéciaux pour le traitement des syphilitiques, on a généralisé la vaccination par le B.G.C. et on a aménagé des pouponnières pour les consultations des petits. Le port de la ville principale — poumons marins du pays — agrandi et adapté aux besoins de son trafic centuplé, tant comme exportation que comme marchandises importées, nécessita une installation de service de santé digne de son aggrandissement.

La Dobroudgea devenant un point de passage pour le proche et l'Extrême-Orient, ce service prenait une signification spéciale. L'installation des laboratoires de désinfection et de quarantaine, s'imposant, on construisit le nouvel édifice de service de santé sur le quai du port, un des plus modernes en l'espèce.

Ce service, dirigé par des spécialistes en microbiologie et en chimie biologique rend des plus grands services au commerce et à la santé publique.

Le service de santé militaire alla de pair avec le civil:

Au lieu de l'hôpital improvisé dans une maison particulière, construite en 1860 pour servir comme hôtel de la compagnie anglaise de C.F. aujourd'hui l'armée a érigé son hôpital spécialement construit avec toutes ses annexes.

Il y a une trentaine d'années, le service militaire comptait 5 médecins pour la province; aujourd'hui il y a une cinquantaine, qui assurent le service des garnisons.

La Dobroudgea présente aussi par sa position géographique un avantage de point de vue médical. Son littoral, assez étendu avec ses belles plages ensoleillées vers l'Orient, est favorisé par ses lacs, dont quelques uns fortement minéralisés et à petite distance du bord de la mer, offrent un double avantage, celui du traitement marin et des bains de boue, qui par leur forte concentration sont d'un grand effet.

De cette heureuse combinaison de la nature, les gouvernements et les particuliers en sûrent profiter et on installa la grande station climatique et minéralothérapique de Techir-Ghiol.

La géniale initiative de feu Movila, ce précurseur de la balnéothérapie de la Dobroudgea, fût complétée, par les sociétés de bienfaisance, par l'Ephorie des Hôpitaux civils et par le service de santé militaire.

Movila pressentit, il y a 45 ans, que les effets thérapeutiques de la boue de Techir-Ghiol (le lac sacré des Turcs de la Dobroudgea) ne tarderaient pas à être appréciés et il fit construire son établissement balnéothérapique assez vaste pour ce temps-là.

Les grands terrains qui bordaient la mer, terrains sablonneux et désertiques, furent habités et aujourd'hui nous avons une des meilleures stations balnéologiques du pays. La mer, la plage ensoleillée à peu près toute la journée, les effets de la boue du lac, ces trois éléments physiques, combinés, donnent une supériorité, qu'on trouve rarement dans la nature.

Avant Movila le lac de Techir-Ghiol et son homogène de Duingi, situé plus au nord, étaient connus par quelques paysans des alentours, qui envoyaient leur malades, souffrant de rhumatismes, suivre un traitement primitif. Ces malades s'enduisaient le corps avec de la boue et s'exposaient au soleil, pendant des heures: hélio-thérapie et empaquetage primitifs.

Hors l'emplacement, le climat aussi se prêtait pour aider aux avantages nommés, de la station de Techir-Ghiol. La Dobroudgea, par sa situation géographique en Europe, représente le lieu de contact de trois variétés de climat: variété danubienne, ukrainienne et hellénique. L'été, la température rarement dépasse les 30°, ce qui fait, que le séjour dans son littoral est agréable et n'expose ni aux refroidissements ni aux congestions provoquées par les grandes chaleurs; la moyenne des différences entre le

climat de la Dobroudgea et de celle du territoire du côté gauche du Danube est de 7. On se servit donc de ce triple effet pour installer, entre la plage et le lac, des sanatoria pour le traitement de la tuberculose chirurgicale; les anémiés, les convalescents, les rhumatisants, les femmes souffrant de l'utérus et de ses annexes, viennent maintenant à la plage auparavant désertique et inconnue, utiliser la bienfaisante action de la physiothérapie marine, combinée aux bains de boue.

La Dobroudgea possède encore d'autres lacs avec les mêmes propriétés chimiques et radioactives, mais, comme ces localités sont loin de grandes voies de communication, elles ne peuvent être fréquentées. Nous nommons entre autres Mangalia, petite ville située à 28 kilomètres au sud de Téchir-Ghiol, qui a des sources sulfo-sodiques hypothermales et qui présente des avantages pour des personnes, désirant passer la vie tranquille des petits centres.

Voici en peu de mots l'évolution de la médecine en Dobroudgea, ce terrain aride et désert, comme le décrivait Allard il y a 75 ans, terrain plein de marécages, absolument dépourvu d'arbres, avec un sol infertile, sans eau et sur le quel seulement quelques milliers d'hommes pouvaient vivre; cette population, établie en des petites bourgades et dans des villages distancés, n'avait pas de communication et vivait du jour au lendemain, en attendant l'instant de l'invasion ennemie, qui venait du nord ou du sud, avec le seul souci de se nourrir et se caser aux dépens de l'habitant, qui était très heureux d'échapper au massacre. Ces quelques milliers d'habitants de Dobroudgea qui, il y a 50 ans, n'avaient qu'un insignifiant aide médical, réservé à quelques centres, sont aujourd'hui plus d'un million, ayant à leur disposition des centres scientifiques, 200 médecins et 38 pharmacies, 14 hôpitaux, 6 sanatoria officiels, deux laboratoires officiels de chimie alimentaire, biologique et microbiologique, des services sanitaires des villes des districts et des arrondissements et des infirmeries, installées partout dans les villages. L'évolution de la médecine en Dobroudgea fit pour le mieux, pour le bonheur des ses habitants et ceux, qui vécurent les temps d'avant sa conquête, en sont les témoins oculaires.

La civilisation Roumaine a eu son effet.

BIBLIOGRAPHIE

- A. P. Alexi: O excursiune botanică în România și Dobrogea. Sibiu 1883.
 Camille Allard: Mission médicale dans la Tatarie-Dobroudgea. Paris, Felix, Malteste. Publication de l'Union Médicale, de Juillet, Août et Septembre 1857.
 Camille Allard: Souvenir d'Orient. La Dobroudgea. Charles Doumiol, Ed. 1859.
 L. I. Bacalbașa: Ce este și ce ar trebui să fie Coasta de Argint. Analele Dobrogei IX 1928.
 Dr. V. Bologa și Alex. Lenghel: Fragmente pentru reconstituirea medicinei și igienei populare din Dacia preromană. Clujul medical, 7 Iulie 1930.
 Dr. Demetriu-Brândza: Vegetația Dobrogei. Analele Academiei 1884.
 C. Brătescu: Clima Dobrogei, 50 de ani de viață românească. Analele Dobrogei, vol. IX 1928. Fotogeografia și solurilor Dobrogei. Loc. Cit.
 P. Ciupercescu: Farmacia în Dobrogea. Tip. Dobrogei, Iunie 1920.
 J. Julien Courbeil: Essai sur l'épidémie de choléra observée à l'armée de l'Orient. Thèse de Montpellier 1855.
 Dr. Ing. D. Frangopol: Particularitatea nămolului unor lacuri sărate de pe litoralul Mării Negre. Analele Dobrogei, IV No. 1, 1923.
 Dr. Ing. D. Frangopol: Activitatea laboratorului Dobrogei dela înființarea sa. Dobrogea 50 ani de viață românească, 1923, vol. I. Analele Dobrogei.
 Dr. J. Felix: Istoria Higienei în România 1902.
 Armand de Fleury: Le choléra asiatique observé en mer Noire. Thèse de Montpellier, 1855.
 Max Gerson: Meine Diät. Berlin Ulstein, 1930.
 Dr. V. Gomoiu: Istoria medicinei în România, 1923, București.
 V. Grigorescu Elvir: Studiu statistic asupra farmaciilor din Dobrogea. Constantza 1928.
 St. Hepites: Clima țărmului Românesc al Mării Negre. Analele Dobrogei, No. 4, 1920.
 Herodoti: Historiarum Lib. Rud. Dietsch. Lipsiae-Teubner Iv. 68, 75, 109.
 Col. Ionescu Dobrogeanu: Tomi—Constanța 1931.
 Lambrino Scarlat: Cetatea Istria Buc. 1931.
 Papadopol-Calimach: Pandaniu Dioscoride și Luciu Apuleiu. Botanica Daco-Getică. Man. Academiei Române 1878.

V. Părvan: Getica.

M. Puia: Din călătoriile ieromonahului Partenie. Văleni de Munte, 1910.

Richter: Geschichte der medicin in Russland 1817. Relațiune despre M. Scedo, Comunicate de Prof. D. Russo.

Dr. Sarafidi Hector: Les colonies Grecques en Roumanie. „Ethnos“ de Bucarest, mars 1921.

Dr. Sarafidi Hector: Medicina la Elleni și la Romani. Dobrogea Jună, Septembrie 1927.

Dr. Sarafidi Hector: Istoricul medico-farmaceutic al orașului Constanța. Analele Dobrogei 1929, Cernăuți.

Dr. Sarafidi Hector: Medicina în Dobrogea. Cincizeci de ani de viață românească. Cultura Națională 1928.

Dr. Sarafidi Hector: Starea Sanitară a Dobrogei la mijlocul secolului al XIX-lea. Dobrogea Jună, Ianuarie 1931.

Dr. Severeanu G.: Medicina preistorică din Dacia. Mișcarea medicală. Craiova III 4—5.

G. Teodorescu: Din trecutul Dobrogei.

Tigoi Marius: Desvoltarea orașului Constanța. Bul. Societății de Geografie, XLIX 1930.

Gr. Tocilescu: Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie.

Dr. Uliteru Gh.: Lacul Techir-Ghiol. Analele Dobrogei No. 2—1921.

